

Entrevues et démarches

Paris, 18 juin. — M. Waldeck-Rousseau a conféré ce soir avec MM. Lockroy et Delcassé. N'en n'a transpiré de cette entrevue. M. Waldeck-Rousseau a reçu ensuite M. Lépine, ancien préfet de police. M. Waldeck-Rousseau ne s'est pas rendu ce soir à l'Élysée. Ce n'est que demain matin qu'il rendra visite à M. Loubet. Ce n'est que demain également qu'on connaîtra les personnages politiques auxquels M. Waldeck-Rousseau a fait appel. A l'heure actuelle, on montre très résolu à mener à bien la tâche qui lui est offerte par le Président de la République. Les difficultés qu'il rencontre sont très grandes; sur trois anciens présidents du Conseil consultés par M. Loubet, M. Rouvier seul s'est prononcé en faveur de M. Waldeck-Rousseau. M. Lépine a désigné M. Sarrien, Toulleux, Lorgey, M. Loubet et M. Loubet qui avait l'intention d'appeler M. Waldeck-Rousseau à se prononcer sur le déclin de l'air. M. Waldeck-Rousseau a tenu à ce qu'il porta aujourd'hui ses efforts sur M. Casimir-Perier, pour le décider à accepter la guerre. Plusieurs amis de M. Casimir-Perier, ont également insisté auprès de lui pour le décider. M. Casimir-Perier a informé M. Waldeck-Rousseau de son refus de faire partie de la combinaison. Il est resté à la campagne avec sa famille. On parle pour le portefeuille de la Guerre de M. le général Zédé ou Brogier. Il est toujours question de Monis pour la Justice. M. Fallières, président du Sénat est allé voir cette après-midi M. Loubet. On assure que cette démarche avait pour but de porter à la connaissance de M. le Président de la République que le sénat paraît hostile à l'entrée de M. Waldeck-Rousseau dans le cabinet.

Les dernières combinaisons

On annonce que M. Waldeck-Rousseau est décidé à prendre le ministère et la guerre, en présence du refus de M. Casimir-Perier. Dans le cas où il prendrait ce portefeuille, l'intérieur serait attribué à M. Monis. M. Loubet a demandé au cabinet de confirmer de plus en plus. On annonce que si M. Waldeck-Rousseau échouait, M. Loubet pourrait appeler M. Poincaré à Paris et à demander de ne pas s'écarter de Paris et qui lui a promis de se tenir à sa disposition.

LE COMMANDANT MARCHAND

Thoissey, 18 juin. — Le commandant Marchand, dont on connaît la modestie et le mépris pour les ovations défilantes, a fait aujourd'hui sa rentrée dans sa ville natale, à Thoissey. Tous les patriotes du cru étaient surpris, Discours vivants, bouquets, faisceaux, rien n'a été ménagé au commandant, qui a tout accepté avec grand honneur. Naturellement, lui-même y est allé de son speech. Il a dit, entre autres choses :

« Non, il ne faut pas céder l'ashoda, c'est la défaite. Loin de moi la pensée de faire de la politique, mais je dis à tous : Soyons toujours unis, soyons frères. »

« C'est la dernière fois que je parle en public, j'ai aussi fait appel à l'union et au concours de tous les Français. »

« Je porte la santé de mes camarades ici présents : Barthe et Germain, et je prie pour la Patrie toujours unie. Vive la France ! Vive l'armée ! »

COLLISION DE TRAINS

Dieppe, 18 juin. — Ce matin, vers 11 heures sur la ligne de Dieppe, le train de marchandises numéro 2907 à tamponné le train des voyageurs numéro 36, entre les stations de Dieppe et de Neufmarché. Les deux kilomètres de la gare de Monville, le fourgon qui continuait à brûler, pendant que l'on prenait des mesures pour empêcher le progrès du feu, les trains de marchandises arriva à toute vitesse et aborda le train en détresse, deux compartiments de voyageurs, heureusement vides, furent mis en pièces, le fourgon fut également brisé et deux chevaux de course furent tués. La locomotive du train de marchandises, continuant à avancer, souleva un wagon de bois dans lequel se trouvait une seule voyageuse. Mme veuve Briet, âgée de 79 ans, qui ne put que se débattre inutilement, fut sauvée par un soldat de la garnison qui se précipita à son secours. Les voyageurs durent regagner à pied la station de Monville; tous représentèrent le train en danger. Les trains de l'après-midi ont subi des retards importants.

LES GRÈVES EN ESPAGNE

Madrid, 18 juin. — On évalue à six mille le nombre des ouvriers des hauts fourneaux en grève à Bilbao, à Sestao et Baracaldo. La conduite correcte et calme des grévistes est l'objet de vives éloges et la commission chargée de traiter avec le gouvernement de la province. Le mouvement gréviste va toujours s'étendant. Des proclamations invitent les ouvriers à la résistance vis-à-vis de l'attitude intrasigeanante du directeur des fonderies.

LA REVUE DU PROCÈS DREYFUS

Toujours les Jésuites

Paris, 18 juin. — On a beaucoup remarqué, depuis quelques jours, la recrudescence de la campagne de violence entreprise par les journaux qui se sont fait les défenseurs de l'État-major général. Peut-être n'est-il pas très difficile de connaître le point de départ de cette nouvelle campagne dont le but est par trop évident. Certains jours de la semaine dernière, un grand conciliabule a été tenu chez le révérend père Du Lac, de la Société de Jésus. A ce conciliabule assistaient un homme politique très en vue, un certain nombre de représentants de l'Académie française, et un général très compromis dans l'affaire Dreyfus, M. le général de Pellieux, qui était spécialement revenu à Paris pour ces circonstances. Dans ce conciliabule secret, on a décidé la résistance à outrance. Dès l'indication du commencement, ou plutôt recommencement, dans les journaux antirevisionnistes, la campagne d'apaisement que vous savez.

Le général de Pellieux

Le général Duchesne, chargé par le ministre de la guerre de l'enquête sur les faits reprochés au général de Pellieux, est rentré de son voyage en Espagne. Il commencera son travail demain lundi. Le général Duchesne, chargé de cette enquête, voudrait-il bien faire rechercher au ministre de la guerre, à Paris, le jour du suicide du colonel Henry, par le général de Pellieux à M. Gavaignac pour se débarrasser de l'homme qui était le si brillant éditeur au procès Zola. Cette lettre était textuellement conçue en ces termes :

« Paris, le 31 août 1903. « Monsieur le Ministre, « Trompé par de malhonnêtes gens, n'ayant plus aucune confiance, ni dans mes chefs ni dans mes subordonnés, je ne veux plus résister à l'opinion que j'ai l'honneur, en conséquence, de vous adresser ma démission. « Veuillez agréer, etc. »

UNE HEUREUSE INITIATIVE

Copenhague, 18 juin. — Les chambres danoises viennent d'adopter un projet de loi présenté par le gouvernement autorisant la Caisse de l'État à consacrer 10 millions de couronnes à des prêts aux ouvriers agricoles pour l'acquisition d'une petite propriété rurale. Tout sujet danois, âgé de 25 ans, pouvant justifier de son moral et de sa moralité suffisante et disposant de 400 couronnes, pourra acheter une propriété rurale dont la valeur ne sera pas supérieure à 400 couronnes. L'État lui prêtera une somme égale à 9 dixièmes de la valeur de la propriété, soit 360 couronnes. Les 40 premiers emprunteurs versera à l'État un intérêt annuel de 3 0/0 ou 108 couronnes; après ce délai, il paiera, chaque année, outre l'intérêt de 3 0/0, une somme de 10 couronnes pour l'amortissement de la dette.

LE TRAVAIL DES FEMMES A JAPON

Tokio, 18 juin. — Un point qui frappe l'observateur étranger au Japon, c'est le travail des femmes de la classe pauvre. Elles sont littéralement esclaves, bêtes de somme et sont les plus épaules des femmes que l'on voit dans les travaux agricoles et industriels du pays. L'industrie de la soie et du thé est exclusivement l'œuvre des femmes. On peut voir poussant des charriots dans les rues, faisant le service que font les chevaux et les bœufs dans les pays occidentaux. Pour la culture du riz la plus importante au Japon, on n'emploie que des femmes. Dans l'élevage on peut voir par milliers dans les champs des femmes occupées dans la vase nécessaire à la culture du grain. C'est pour les pauvres créatures un travail le plus souvent mortel.

Style militaire

Les gens qui ont fait le beau tapage que vous savez, au sujet du fameux ordre du jour du général Lantier, ont été surpris de voir qu'on leur a montré qu'ils connaissent bien peu ce militaire, dit le Cri de Paris, l'ordre du jour qui a été rédigé par le général Lantier, et qu'il n'est qu'un simple acte administratif, provenant d'un tel homme.

Le débarquement de Dreyfus

M. Verne, sous-préfet de Brest, a reçu hier soir et ce matin des dépêches chiffrées concernant l'arrivée prochaine de Dreyfus. On annonce que Dreyfus, qui s'apprête à aller prendre à bord du Sfax, alors que le navire sera encore au large, débarquera dans l'avant-port de guerre, ou au port d'Éclouart, dans l'après-midi, pour manger leur tartine. Les doreurs obtiennent ce temps de repos. Ils sont toutefois aux patrons cette concession, c'est qu'au cas de départ ils devront leur donner un préavis de huit jours, comme ils l'exigent pour eux-mêmes. Ajoutons que plusieurs patrons ont été ruinés par la grève. La solidarité ouvrière, qui s'est merveilleusement manifestée au cours de ce conflit, aura donc assuré une nouvelle victoire au prolétariat de Bruxelles.

Correspondance Belge

Bruxelles, 18 juin. — Le lock-out a pris fin; après sept semaines, les patrons se sont déclarés vaincus et ont réouvert leurs ateliers, en acceptant les conditions du syndicat socialiste des doreurs. On se rappelle que le principal motif du lock-out, était le refus par les patrons d'accorder aux ouvriers 7 minutes de matin, et l'après-midi, pour manger leur tartine. Les doreurs obtiennent ce temps de repos. Ils sont toutefois aux patrons cette concession, c'est qu'au cas de départ ils devront leur donner un préavis de huit jours, comme ils l'exigent pour eux-mêmes. Ajoutons que plusieurs patrons ont été ruinés par la grève. La solidarité ouvrière, qui s'est merveilleusement manifestée au cours de ce conflit, aura donc assuré une nouvelle victoire au prolétariat de Bruxelles.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

Nouvelles de l'extérieur

INTERNATIONALE PATRONALE

Copenhague, 18 juin. — On sait que plus de 30.000 ouvriers ont été mis à pied par le patronat organisé au Danemark. Un certain nombre de ces ouvriers (étant allés chercher du travail dans les pays voisins) ont été envoyés en Suède et en Norvège. Les patrons des principaux centres industriels de ces deux pays, notamment ceux de Christiania, Dronheim, Bergen, Goteborg, etc., ont décidé de ne pas occuper ces ouvriers mis à pied par leurs collègues danois et de renvoyer immédiatement tous ceux qui avaient été embauchés. D'après les nouvelles arrivées d'Allemagne, les industriels de l'Allemagne du Nord viennent de prendre une décision analogue.

UNE HEUREUSE INITIATIVE

Copenhague, 18 juin. — Les chambres danoises viennent d'adopter un projet de loi présenté par le gouvernement autorisant la Caisse de l'État à consacrer 10 millions de couronnes à des prêts aux ouvriers agricoles pour l'acquisition d'une petite propriété rurale. Tout sujet danois, âgé de 25 ans, pouvant justifier de son moral et de sa moralité suffisante et disposant de 400 couronnes, pourra acheter une propriété rurale dont la valeur ne sera pas supérieure à 400 couronnes. L'État lui prêtera une somme égale à 9 dixièmes de la valeur de la propriété, soit 360 couronnes. Les 40 premiers emprunteurs versera à l'État un intérêt annuel de 3 0/0 ou 108 couronnes; après ce délai, il paiera, chaque année, outre l'intérêt de 3 0/0, une somme de 10 couronnes pour l'amortissement de la dette.

LE TRAVAIL DES FEMMES A JAPON

Tokio, 18 juin. — Un point qui frappe l'observateur étranger au Japon, c'est le travail des femmes de la classe pauvre. Elles sont littéralement esclaves, bêtes de somme et sont les plus épaules des femmes que l'on voit dans les travaux agricoles et industriels du pays. L'industrie de la soie et du thé est exclusivement l'œuvre des femmes. On peut voir poussant des charriots dans les rues, faisant le service que font les chevaux et les bœufs dans les pays occidentaux. Pour la culture du riz la plus importante au Japon, on n'emploie que des femmes. Dans l'élevage on peut voir par milliers dans les champs des femmes occupées dans la vase nécessaire à la culture du grain. C'est pour les pauvres créatures un travail le plus souvent mortel.

Style militaire

Les gens qui ont fait le beau tapage que vous savez, au sujet du fameux ordre du jour du général Lantier, ont été surpris de voir qu'on leur a montré qu'ils connaissent bien peu ce militaire, dit le Cri de Paris, l'ordre du jour qui a été rédigé par le général Lantier, et qu'il n'est qu'un simple acte administratif, provenant d'un tel homme.

Le débarquement de Dreyfus

M. Verne, sous-préfet de Brest, a reçu hier soir et ce matin des dépêches chiffrées concernant l'arrivée prochaine de Dreyfus. On annonce que Dreyfus, qui s'apprête à aller prendre à bord du Sfax, alors que le navire sera encore au large, débarquera dans l'avant-port de guerre, ou au port d'Éclouart, dans l'après-midi, pour manger leur tartine. Les doreurs obtiennent ce temps de repos. Ils sont toutefois aux patrons cette concession, c'est qu'au cas de départ ils devront leur donner un préavis de huit jours, comme ils l'exigent pour eux-mêmes. Ajoutons que plusieurs patrons ont été ruinés par la grève. La solidarité ouvrière, qui s'est merveilleusement manifestée au cours de ce conflit, aura donc assuré une nouvelle victoire au prolétariat de Bruxelles.

Correspondance Belge

Bruxelles, 18 juin. — Le lock-out a pris fin; après sept semaines, les patrons se sont déclarés vaincus et ont réouvert leurs ateliers, en acceptant les conditions du syndicat socialiste des doreurs. On se rappelle que le principal motif du lock-out, était le refus par les patrons d'accorder aux ouvriers 7 minutes de matin, et l'après-midi, pour manger leur tartine. Les doreurs obtiennent ce temps de repos. Ils sont toutefois aux patrons cette concession, c'est qu'au cas de départ ils devront leur donner un préavis de huit jours, comme ils l'exigent pour eux-mêmes. Ajoutons que plusieurs patrons ont été ruinés par la grève. La solidarité ouvrière, qui s'est merveilleusement manifestée au cours de ce conflit, aura donc assuré une nouvelle victoire au prolétariat de Bruxelles.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

LA BELLE SARAH

PAR PIERRE ARNOUS

« Ma foi, je ne sais plus bien, Rigaud de son ton plein de bonhomie et avec son accent traînant de flouillard. Le récit, d'ailleurs, était inutile. Je l'ai ramassé mourant dans la rue, je l'ai recueilli chez moi. Cela est tout simple. On n'est pas des sauvages. J'en aurais fait tout autant pour un autre... pour vous même, monsieur le président. Vous savez, dit le président en s'adressant à Langeval. — Mais, reprit Rigaud, ceci dit pour qu'on sache bien que je n'ai pas peur, il est fort possible que monsieur n'ait fait part de sa bonne fortune. J'ai le mémoire en son sein, monsieur le président, et ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai trouvé sans armes dans la ruisseau. Voilà la vérité... Je ne sais donc pas s'il a fait, ou non, partie de la Commune. Rigaud maintenant essayait de sauver Langeval. — C'était bien inutile; d'ailleurs, puisque celui-ci avait avoué. — Monsieur le président, prononça Raymond d'une voix plus ferme, j'affirme que j'ai dit la vérité. — Vous mentez tous les deux dit le juge.

Nouvelles de l'extérieur

INTERNATIONALE PATRONALE

Copenhague, 18 juin. — On sait que plus de 30.000 ouvriers ont été mis à pied par le patronat organisé au Danemark. Un certain nombre de ces ouvriers (étant allés chercher du travail dans les pays voisins) ont été envoyés en Suède et en Norvège. Les patrons des principaux centres industriels de ces deux pays, notamment ceux de Christiania, Dronheim, Bergen, Goteborg, etc., ont décidé de ne pas occuper ces ouvriers mis à pied par leurs collègues danois et de renvoyer immédiatement tous ceux qui avaient été embauchés. D'après les nouvelles arrivées d'Allemagne, les industriels de l'Allemagne du Nord viennent de prendre une décision analogue.

UNE HEUREUSE INITIATIVE

Copenhague, 18 juin. — Les chambres danoises viennent d'adopter un projet de loi présenté par le gouvernement autorisant la Caisse de l'État à consacrer 10 millions de couronnes à des prêts aux ouvriers agricoles pour l'acquisition d'une petite propriété rurale. Tout sujet danois, âgé de 25 ans, pouvant justifier de son moral et de sa moralité suffisante et disposant de 400 couronnes, pourra acheter une propriété rurale dont la valeur ne sera pas supérieure à 400 couronnes. L'État lui prêtera une somme égale à 9 dixièmes de la valeur de la propriété, soit 360 couronnes. Les 40 premiers emprunteurs versera à l'État un intérêt annuel de 3 0/0 ou 108 couronnes; après ce délai, il paiera, chaque année, outre l'intérêt de 3 0/0, une somme de 10 couronnes pour l'amortissement de la dette.

LE TRAVAIL DES FEMMES A JAPON

Tokio, 18 juin. — Un point qui frappe l'observateur étranger au Japon, c'est le travail des femmes de la classe pauvre. Elles sont littéralement esclaves, bêtes de somme et sont les plus épaules des femmes que l'on voit dans les travaux agricoles et industriels du pays. L'industrie de la soie et du thé est exclusivement l'œuvre des femmes. On peut voir poussant des charriots dans les rues, faisant le service que font les chevaux et les bœufs dans les pays occidentaux. Pour la culture du riz la plus importante au Japon, on n'emploie que des femmes. Dans l'élevage on peut voir par milliers dans les champs des femmes occupées dans la vase nécessaire à la culture du grain. C'est pour les pauvres créatures un travail le plus souvent mortel.

Style militaire

Les gens qui ont fait le beau tapage que vous savez, au sujet du fameux ordre du jour du général Lantier, ont été surpris de voir qu'on leur a montré qu'ils connaissent bien peu ce militaire, dit le Cri de Paris, l'ordre du jour qui a été rédigé par le général Lantier, et qu'il n'est qu'un simple acte administratif, provenant d'un tel homme.

Le débarquement de Dreyfus

M. Verne, sous-préfet de Brest, a reçu hier soir et ce matin des dépêches chiffrées concernant l'arrivée prochaine de Dreyfus. On annonce que Dreyfus, qui s'apprête à aller prendre à bord du Sfax, alors que le navire sera encore au large, débarquera dans l'avant-port de guerre, ou au port d'Éclouart, dans l'après-midi, pour manger leur tartine. Les doreurs obtiennent ce temps de repos. Ils sont toutefois aux patrons cette concession, c'est qu'au cas de départ ils devront leur donner un préavis de huit jours, comme ils l'exigent pour eux-mêmes. Ajoutons que plusieurs patrons ont été ruinés par la grève. La solidarité ouvrière, qui s'est merveilleusement manifestée au cours de ce conflit, aura donc assuré une nouvelle victoire